



JOHANN CHRISTOPH ARNOLD

Nouvelle préface de
Jean-Paul Samputu

Pourquoi pardonner ?

« Si bouleversant que les larmes en
ralentissent souvent la lecture »

« COUP DE CŒUR » DE L'AMERICAN LIBRARY ASSOCIATION BOOKLIST

« POURQUOI PARDONNER ? » ET LA PRESSE

NELSON MANDELA

Un message bien nécessaire—pas seulement pour l’Afrique du Sud mais pour le monde entier.

MAIREAD MAGUIRE, PRIX NOBEL DE LA PAIX

Ce livre est d’une grande importance pour l’Irlande du Nord. Le pardon est un mot-clé, ici—il faut apprendre à se pardonner à soi-même et à pardonner aux autres.

ARUN GANDHI, M. K. GANDHI INSTITUTE

Dans notre précipitation à condamner, nous avons perdu l’art de pardonner. Ce livre nous entraîne dans les profondeurs de la spiritualité et nous montre combien le pardon est divin.

DALLAS MORNING NEWS

Alors que la démarche de pardon peut paraître presque impossible à celui qui entretient des rancunes, le livre de J. C. Arnold nous laisse avec l’impression que si les remarquables protagonistes de ces récits ont pu pardonner, tout le monde le peut.

NATIONAL EXAMINER

Des histoires vraies—qui vous prennent aux entrailles.

PUBLISHERS WEEKLY

Remarquable par sa profondeur et son à-propos, ce livre décrit les expériences de personnes qui ont pardonné malgré des abîmes insondables de souffrances et en dépit d’un climat culturel qui porte à la vengeance... Plutôt que de se lancer

dans de longues recherches théologiques, l'auteur laisse parler ses sujets. Chaque histoire nous rappelle que pardonner n'est ni excuser ni anesthésier en soi la souffrance de vivre et d'aimer, mais plutôt revenir à la vraie vie.

DENVER POST

Par les expériences de personnes qui, à travers d'indicibles souffrances, se sont efforcés de faire la paix avec leurs bourreaux, *Pourquoi pardonner ?* nous montre à la fois le pire et le meilleur dans l'homme.

SAN ANTONIO EXPRESS - NEWS

J. C. Arnold expose—sans platitudes, sans discours moralisateurs et sans jargon psychologique. Ces histoires racontées avec les mots de ceux qui les ont vécues permettent d'entrevoir comment ils ont retrouvé leur pouvoir personnel à travers le pardon. Si nous n'acceptons pas la sagesse de ces histoires, nous participons à notre propre enfermement.

INDEPENDENT PUBLISHER

Qu'il lise des faits datant d'un autre siècle ou d'hier, le lecteur passe ici rapidement du statut d'observateur objectif à celui de confident le plus intime. L'auteur, tentant de découvrir quels actes dépassent la capacité humaine à pardonner, se sert des témoignages d'hommes et de femmes—célèbres, héroïques, légendaires ou simplement ordinaires.

DAVID E. BEER, ANGLIA TELEVISION

Le monde a besoin de ce livre. Il démontre comment le pardon peut transformer radicalement—sa force est révolutionnaire.

JOHANN CHRISTOPH ARNOLD

Pourquoi Pardonner ?

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR BRÍD KEHOE



PLOUGH PUBLISHING HOUSE

Cette nouvelle édition a été préparée dans le cadre de l'année 2009, proclamée
« Année internationale de la réconciliation » par l'ONU.

Publié par les éditions Plough Publishing House,
Church Communities Foundation, Rifton, NY 12471 USA
et par Church Communities UK, Robertsbridge, East Sussex TN32 5DR UK

Copyright © 2008 Plough Publishing House,
Church Communities Foundation, Rifton, NY 12471 USA

Tous droits réservés.

Titre de l'édition originale : « Why forgive ? », publié aux USA/UK par
Plough Publishing House © 2008

ISBN 978-0-87486-943-9

Aucun passage de cette publication ne peut être reproduit, conservé dans un système de consultation ni transmis sous une forme ou sous une autre par quelque moyen que ce soit (voie électronique ou mécanique, photocopie, enregistrement etc.) sans l'autorisation préalable écrite des éditeurs.

Il existe une loi implacable...
Quand on nous inflige une blessure,
nous ne pouvons en guérir que par le pardon.

A L A N P A T O N

L ' A U T E U R

Les ouvrages de Johann Christoph Arnold, qui se sont vendus à plus de 350 000 exemplaires dans leur version originale et qui ont été traduits dans dix-neuf langues, reflètent une profondeur d'analyse et une richesse d'expérience peu communes. Depuis des années, lui et sa femme Verena accompagnent des personnes individuelles et des couples, des adolescents, des prisonniers et des mourants. J. C. Arnold donne aussi des conférences et intervient fréquemment au cours d'émissions radio et dans les écoles.

S'exprimant librement sur les sujets sociaux, J.C. Arnold défend le respect absolu de la vie et œuvre pour la paix dans le monde. Ses déplacements l'ont mené récemment en Irlande du Nord, au Moyen-Orient et en Amérique centrale, ainsi que dans des écoles, hôpitaux, camps de réfugiés et prisons.

P R É F A C E

J'ai survécu au génocide perpétré au Rwanda en 1994. Aujourd'hui, l'essentiel de mes efforts consiste à répandre le message du pardon. On est en droit de se demander pourquoi, mais c'est très simple : il y a tant de blessures à guérir.

S'il y a une culture mondiale aujourd'hui, c'est celle de la mort. De l'Afrique à l'Europe à l'Amérique, télévision, cinéma, journaux, littérature – tout n'est que violence, vengeance, amertume et ressentiment.

Le cycle est sans fin : chaque guerre en amène une autre, chaque violence davantage de violence. Toute personne ou groupe de personnes semble avoir son ennemi. Chose surprenante, ces « ennemis » ne sont souvent plus présents ; dans certains cas, ils ne sont même plus vivants. Mais le véritable ennemi, celui qui nous menace tous, a plusieurs visages : c'est la colère et l'amertume que l'on porte chaque jour en soi, la peur et l'anxiété qui dorment à nos côtés la nuit. Nul besoin de voir l'ennemi en un autre – il est en nous. Nous nous tuons nous-mêmes.

Dans le monde entier, les gens ont mal. Le tragique, c'est qu'ils se comportent comme s'il n'y avait pas d'issue. Ils disent : « C'est la vie, on n'y peut rien. » Ils ne veulent pas parler de la solution, qui est le pardon. Seule une culture du pardon pourra mettre fin aux cycles de la violence et du désespoir et enclencher de nouveaux cycles d'espoir et de pardon.

Cela prendra du temps, parce que le pardon est un choix très personnel (je parle en connaissance de cause, vous pourrez lire mon histoire au dernier chapitre de ce livre). Il demande que l'on regarde en soi-même. Les gens ont besoin qu'on leur montre pourquoi il est nécessaire de prendre toute cette peine. Ils ont besoin d'entendre des histoires de pardon pour que leur cœur soit touché. Parce qu'avant de changer le monde, il faut se changer soi-même. C'est en soi-même que doit commencer le changement, et c'est ensuite que vous verrez vos relations changer, puis votre famille, puis votre communauté et tout votre univers.

Le plus souvent, quand je lis un livre, je suis touché à une ou deux reprises. « Pourquoi pardonner ? » m'a touché cent fois. Je crois que c'est parce qu'il y a là plus qu'un livre. Ce ne sont pas les idées d'une personne, ce n'est pas de l'auteur qu'il s'agit. J. C. Arnold a rassemblé des histoires vraies venant de personnes réelles. Quand j'ai lu sa citation de Martin Luther King, les larmes me sont

venues aux yeux. J'ai dit à ma femme : « Le Rwanda tout entier doit entendre ce message ! ». Puis je l'ai recopié – sa force me bouleverse.

Luther King a dit (j'utilise mes propres termes) : « Jetez-nous en prison, et nous vous aimerons encore ; venez en pleine nuit nous attaquer, nous vous aimerons encore ; tuez nos enfants, nous vous aimerons encore. Et quand nous gagnerons notre liberté, notre victoire sera double – parce que ce sera aussi la vôtre. Vous serez si las de tuer que vous vous rallierez à nous. » Il n'y a aucun doute : c'est là la force du pardon.

Et nous, Rwandais, avons désespérément besoin de cette force. Certes, la violence s'est tue depuis longtemps ; des forces de l'ordre assurent notre sécurité ; nous ne sommes plus en guerre. Mais l'amertume et le ressentiment sont encore là, et l'idéologie qui a mené au génocide est toujours enseignée dans nos écoles. Aujourd'hui, des gens qui ont passé des années derrière les barreaux commencent à rentrer chez eux. Si vous rencontrez l'un d'eux, si vous rencontrez celui qui a tué votre mère, votre cousin ou votre oncle, comment lui parler comme vous lui parliez avant ces massacres ? Sans l'amour, c'est impossible. Alors, nous avons besoin de messages porteurs de véritable guérison, qui nous délivrent de nos vieilles haines et de nos vieilles chaînes.

Les gens sont encore prisonniers de la peur, de la colère, de la méfiance et de l'esprit de vengeance. Je crois fermement que ce livre peut nous libérer de tout cela – pas seulement au Rwanda mais dans le monde entier. Mais ne vous arrêtez pas à mon témoignage – lisez vous-mêmes.

Jean-Paul Samputu

Novembre 2008

A V A N T - P R O P O S

Assis avec mon journal devant une tasse de café, un matin de septembre 1995, je découvris avec horreur les gros titres sur l'enlèvement, en plein jour, d'une fillette de sept ans. Une semaine plus tard, le principal suspect, une connaissance avec qui la famille entretenait des liens de confiance, avouait son crime : il avait attiré la petite fille dans un bois près de sa maison, l'avait violée, battue à mort et caché son corps.

La réaction du public fut prévisible : cet homme méritait la mort. La nouvelle loi en vigueur sur la peine capitale en faisait un candidat idéal.

Le procureur de la république s'était engagé au départ à requérir une peine maximale de vingt ans en échange d'éléments permettant de retrouver le corps de la fillette. Puis il se rétracta, disant qu'il aurait été jusqu'à conclure un pacte avec le diable pour retrouver l'enfant. Il ajouta qu'il espérait être le premier procureur dans l'histoire récente de l'Etat de New York à envoyer un homme à la mort. Certain résidents du quartier où vivait la fillette, interviewés par des journalistes, allèrent jusqu'à suggérer

que l'on rende au meurtrier sa liberté afin qu'eux-mêmes puissent lui régler son sort.

Même si toute cette rage était compréhensible, je me demandais en quoi elle pouvait consoler la famille endeuillée de la petite victime. En tant que pasteur, je me sentais à peu près sûr de ce que je devais faire : je fis en sorte qu'une personne de ma congrégation assiste aux obsèques et j'envoyai des fleurs aux parents de l'enfant. J'essayai aussi—en vain—de les rencontrer. Mais mon cœur restait lourd de tristesse.

J'eus le sentiment, un jour, qu'il me fallait rendre visite au meurtrier—qui n'était encore pour moi qu'un monstre sans visage—et le mettre face à l'horreur de ce qu'il avait commis. Je voulais l'aider à voir qu'après un crime aussi abominable, seul le remords pour le reste de sa vie pourrait le mettre en paix avec lui-même.

Je savais que ma visite serait mal vue. Peut-être même serait-elle mal interprétée, mais j'étais convaincu que c'était là mon devoir. C'est ainsi que je me retrouvai quelques mois plus tard dans la prison, face à face avec le meurtrier, qui ne portait pas de menottes. Les heures que j'ai passées dans cette cellule m'ébranlèrent profondément et me laissèrent avec de nombreuses questions sans réponse—questions qui me menèrent finalement à la rédaction de ce livre.

Moins de trois mois après cette rencontre, l'assassin fut mis en présence de la famille de la victime au tribunal. La

salle était comble. En y entrant, on était comme frappé par une vague d'hostilité.

La condamnation—la prison à vie sans possibilité de réduction de peine—fut d'abord lue. Puis le juge ajouta : « J'espère que l'enfer que vous vivrez en prison ne sera qu'un avant goût de l'enfer que vous vivrez dans l'éternité. »

L'accusé put dire quelques mots : d'une voix à la fois forte et hésitante, il dit aux parents de la fillette qu'il « regrettait vraiment » les souffrances qu'il avait causées et qu'il priait chaque jour pour être pardonné. Un murmure hostile parcourut la salle. « Comment peut-on pardonner à un tel homme ? », me demandai-je.

Quand l'amertume ronge comme un cancer

Quiconque choisit la vengeance doit creuser deux tombes

P R O V E R B E C H I N O I S

Le pardon est une porte ouverte vers la paix et le bonheur – une porte petite, étroite, que l'on ne peut passer sans se baisser. Une porte difficile à trouver, qui plus est. Mais il est possible d'y arriver, même si l'on doit la chercher très longtemps. C'est en tous cas ce qu'ont découvert les hommes et les femmes dont il est question dans ce livre. A la lecture de leur histoire, peut-être toi aussi seras-tu conduit jusqu'à la porte du pardon. Mais souviens-toi qu'une fois devant cette porte, toi seul peux l'ouvrir.

Que signifie exactement « pardonner » ? Le pardon n'a de toute évidence que peu de rapport avec la justice humaine, qui réclame un œil pour un œil, ni avec l'excuse,

qui balaie le problème. La vie n'est jamais juste et foisonne de faits pour lesquels il n'y a pas d'excuse possible.

Lorsque nous pardonnons à quelqu'un une erreur ou une blessure intentionnelle, nous la reconnaissons comme telle mais au lieu de frapper en retour, nous tentons de voir au-delà de l'offense afin de rétablir notre relation avec la personne qui en est responsable. Le pardon ne dissipe pas nécessairement notre souffrance – que l'autre peut ne pas reconnaître ou accepter – et cependant, il empêche celui qui l'offre d'être happé par la spirale descendante du ressentiment. Il protège aussi de la tentation de décharger sa colère ou sa souffrance sur une tierce personne.

Quand nous avons été blessés, il est naturel et aucunement répréhensible de vouloir retourner à la source de cette blessure. Mais si nous le faisons pour comptabiliser la culpabilité de l'autre, notre souffrance se transformera rapidement en ressentiment. Que la cause de notre blessure soit réelle ou imaginaire, le résultat est le même. Et une fois installé en nous, le ressentiment va d'abord lentement nous ronger pour finir par corroder tout ce qui nous entoure.

Nous connaissons tous des personnes amères. Se complaisant dans l'apitoiement sur elles-mêmes et le ressentiment, elles ont une capacité étonnante à se souvenir des détails les plus infimes. Elles gardent soigneusement en mémoire la moindre offense et sont toujours prêtes à

montrer aux autres à quel point elles ont été blessées. Elles peuvent paraître calmes et posées, mais intérieurement, leurs émotions enfouies sont prêtes à éclater.

Les personnes aigries sont constamment en train de justifier leur rancune : elles ont le sentiment d'avoir été blessées trop profondément, trop souvent, et que ceci les dispense du besoin de pardonner. Pourtant, ce sont elles d'abord qui ont besoin de pardonner. Leur cœur est parfois si plein de rancœur qu'il a perdu sa capacité d'aimer.

Il y a presque vingt ans, un collègue nous a demandé, à mon père et à moi, de rendre visite à une femme qui disait ne plus pouvoir aimer. Le mari de Jane gisait mourant, elle avait un immense désir de le reconforter, mais quelque chose en elle en l'empêchait. Aux dires de tous, Jane était irréprochable : elle était ordonnée, méticuleuse, capable, honnête et elle travaillait dur. Pourtant, en parlant avec elle, il apparut clairement qu'elle n'éprouvait pas plus d'émotion qu'une pierre. Elle était réellement incapable d'aimer.

Après des mois d'accompagnement, la source de la froideur de Jane devint évidente : elle était incapable de pardonner. Elle ne pouvait mettre le doigt sur une unique et profonde blessure, mais elle était émotionnellement prisonnière—de fait, elle était presque paralysée par le poids de milliers de petites rancunes accumulées.

Jane fut heureusement capable de surmonter ses rancœurs et retrouva la joie de vivre, ce qui ne fut pas le cas de Brenda, une autre personne aigrie que j'ai tenté d'aider. Brenda avait subi des sévices sexuels de la part de son oncle pendant des années. Son alcoolisme, entretenu par son bourreau par des cadeaux quotidiens de vodka, l'avait réduite au silence, et bien qu'elle eût fini par échapper à son oncle, elle était toujours sous son emprise.

Quand j'ai rencontré Brenda pour la première fois, on lui avait proposé un suivi psychiatrique intensif. Elle avait également un bon emploi et un large réseau d'amis qui tentaient par tous les moyens de la remettre sur pieds. Malgré tout cela, elle ne paraissait pas faire de progrès. Elle avait de brusques changements d'humeur, pouvant passer en un instant du rire surexcité aux sanglots inconsolables. Elle s'empiffrait de nourriture un jour puis jeûnait et se purgeait le lendemain. Et elle buvait—bouteille sur bouteille.

Il va sans dire que Brenda était la victime innocente d'un homme effroyablement dépravé, mais plus je la voyais, plus il m'apparaissait qu'elle entretenait sa propre misère. En refusant de renoncer à la haine qu'elle éprouvait pour son oncle, elle restait sous son influence.

Brenda est l'une des personnes qu'il me fut le plus difficile d'aider. J'ai essayé sans relâche de lui montrer que tant qu'elle ne pardonnait pas à son oncle—ou qu'au moins elle

ne voyait pas au-delà de ce qu'il lui avait fait subir—elle resterait sa victime. Mes efforts furent vains. Sa colère et sa confusion allant en s'aggravant, elle s'enfonça toujours plus dans un abîme de désespoir. Pour finir, elle tenta de se pendre et dû être hospitalisée.

Les blessures que provoquent les violences sexuelles mettent des années à guérir ; et bien souvent, elles laissent des cicatrices. Mais elles ne condamnent pas à une vie de tourment ni au suicide. Pour chaque cas semblable à celui de Brenda, j'en connais d'autres où les victimes ont retrouvé leur liberté et ont pu, par le pardon, renaître à la vie.

Pardoner n'est ni oublier ni fermer les yeux sur un tort subi. Le pardon ne dépend pas non plus d'une rencontre face à face avec l'auteur du tort—ceci peut même être déconseillé, tout au moins dans le cas d'abus sexuels. Il implique cependant le choix délibéré de cesser de haïr, parce que haïr ne peut jamais aider.

L'amertume est plus qu'une vision négative de la vie. Elle est une puissance destructrice et auto-destructrice. Telle une moisissure dangereuse, elle prolifère dans les replis les plus sombres du cœur humain et se nourrit de toute pensée malveillante ou haineuse qui germe en lui. Et comme un ulcère qu'aggrave l'inquiétude ou une maladie cardiaque

qui empire sous l'effet du stress, l'amertume peut devenir débilitante – aussi bien physiquement qu'émotionnellement.

Anne Coleman, une femme du Delaware que j'ai rencontrée lors d'une conférence il a quelques années, en a fait elle-même l'expérience. Voici son récit :

Un jour en 1985, j'ai reçu un appel de ma nièce à Los Angeles. « Anne, on a tiré sur Frances. Elle est morte », m'a-t-elle dit.

Je ne me souviens pas avoir hurlé, mais je sais que je l'ai fait. J'ai immédiatement pris mes dispositions pour me rendre en Californie. Dans l'avion, j'avais l'impression très réelle que je serais capable de tuer. Si j'avais été armée et en présence du meurtrier, c'est certainement ce que j'aurais fait.

A ma descente d'avion, je commençai à m'inquiéter pour mon fils Daniel, qui devait arriver de Hawaï. Comment allais-je l'accueillir ? Sergent dans l'armée, il avait été entraîné à tuer.

Quand nous sommes arrivés au poste de Police le lendemain matin, on nous a simplement dit que ma fille était morte et que tout le reste n'était pas notre affaire. Durant tout notre séjour à Los Angeles, aucune autre information ne devait malheureusement nous être communiquée. Le coordinateur responsable des crimes violents m'a fait savoir que s'ils ne procédaient à aucune arrestation dans les quatre jours, je pouvais abandonner

tout espoir d'une arrestation ultérieure : « Nous avons simplement trop d'homicides dans ce secteur. Nous ne passons que quatre jours sur chaque cas ».

Mon fils Daniel était hors de lui. Quand il a découvert que la police ne se souciait vraiment pas de retrouver le meurtrier de sa sœur, il a dit qu'il allait se procurer un uzi¹ et tirer à l'aveuglette sur ceux qui se trouveraient sur son chemin.

On ne nous avait pas préparés à ce que nous trouverions lorsque nous récupérerions la voiture de Frances à la fourrière. Ma fille avait saigné à mort. Les balles lui avaient transpercé l'aorte, le cœur et les deux poumons. Elle s'était étouffée dans son propre sang. Elle était morte de bonne heure un dimanche matin, et c'est le mardi suivant que nous avons récupéré la voiture. L'odeur était pestilentielle – et le souvenir de cette odeur n'a jamais quitté Daniel. Il souhaitait la pire des vengeances. Il voulait vraiment que quelqu'un fasse quelque chose pour sa sœur – que d'une manière ou d'une autre, justice soit rendue.

Au cours des deux années et demi qui ont suivi, j'ai assisté à la lente descente de Daniel. Puis un jour, debout à côté de la tombe de sa sœur, j'ai suivi des yeux son cercueil que l'on descendait en terre. Il s'était enfin vengé – mais contre lui-même. Et j'ai vu ce que la haine peut faire à un homme – je l'ai vu lui revendiquer tout, jusqu'à son esprit et son corps.

¹ Pistolet mitrailleur

